

MACHA MÉRIL

Vania, Vassia
et la fille
de Vassia

LIANA LEVI



piccolo



Vania, Vassia et Sonia, la fille de Vassia, les trois personnages de ce flamboyant roman, sont en quête d'un avenir qui les réconcilie avec leur passé de Cosaques. Cependant chacun lit cet avenir sous un angle différent: s'intégrer en France avec un impeccable parcours, rester russe tout en défendant la République française, reprendre coûte que coûte le combat contre Staline, quitte à se ranger du côté des nazis... Dans ce grand roman qu'elle portait en elle depuis longtemps, Macha Méril évoque la condition des Russes blancs en France.

MACHA MÉRIL, fille du prince Wladimir Gagarine et de Marie Belsky, se fait connaître dans les années 1960 comme l'une des figures de la Nouvelle Vague. Elle tourne avec de grands réalisateurs, dont Rohmer, Godard, Buñuel, Kontchalovski, Fassbinder, Lelouch, Varda. Épouse du compositeur Michel Legrand, elle est l'auteure de nombreux ouvrages.

« Un souffle romanesque enthousiasmant. » *ELLE*

« On jubile devant la confirmation du talent de Macha Méril. »
Le Figaro Magazine

« Un éloge du féminin, autant qu'un autoportrait en creux. »
Boomerang, France Inter

Macha Méril

Vania, Vassia
et la fille de Vassia

LIANA LEVI  *piccolo*

à toi, toujours

La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus; j'ai visité quelques nations; j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer [...].

Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses: est resté ce qui l'a pu.

Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue; je me suis détesté, je me suis adoré; – puis nous avons vieilli ensemble.

Paul Valéry, *Monsieur Teste*

PREMIÈRE PARTIE

Les cavaliers de la steppe

Vania

Janvier 1939

Le vent d'hiver siffle entre les sapins. Vania tressaille, il s'était assoupi. Il est réveillé par la cloche qui sonne au loin, annonçant la messe de minuit. Il chausse à la hâte ses godillots qu'il avait mis à sécher devant la cheminée, il a encore beaucoup neigé aujourd'hui. Il enfle sa pelisse d'un autre temps et se précipite hors de la maisonnette sous l'œil de Tarass, l'épagueul qui a été autorisé à dormir dans la cuisine par ce froid, attaché au pied du buffet à cause des rôtis et des koulibiaki posés sur la table de Noël, prudemment recouverts d'une grosse nappe.

Nadia et les jumeaux Dima et Aliocha sont déjà là-bas, ils sont allés décorer les icônes avec des fleurs et des bougies. Des fleurs, un bien grand mot, quelques chardons séchés cueillis en été sur les talus au bord des routes et une brassée de roses rouges échangées contre des bocaux de miel à la fin du marché. Nadia sait les arranger sur des petits napperons brodés par elle pour l'occasion, on peut y lire en caractères cyrilliques : Jésus est né.

L'église est à huit cents mètres, à la croisée des chemins de forêt. On aperçoit sa haute silhouette sombre

striée par les rafales de neige, faiblement éclairée par deux grandes torchères plantées dans le sol de chaque côté de l'auvent.

Le son aigret de la cloche forgée par Petia tinte à nouveau, l'office va commencer. Vania presse le pas. Il entend déjà sa femme le gronder à voix basse avec son accent podolien : « Tu t'es encore endormi... » Il ne répondra rien, toujours coupable devant cette femme à l'immuable autorité slave, brusquerie paysanne en guise d'affection. Il lui expliquera plus tard que l'auto-bus l'a laissé sur la grand-route, le chauffeur n'a pas voulu faire le crochet jusqu'à La Motte, de peur de s'embourber dans le chemin enneigé. Vania a dû parcourir les cinq derniers kilomètres à pied sous la neige dans l'obscurité de la nuit tombée, les bras chargés de paquets, de friandises et de vêtements pour les enfants, achetés au rabais à Brive après les fêtes catholiques. Il était épuisé à l'arrivée.

L'édifice n'a guère une allure d'église, ils ont été autorisés par le diocèse à retaper un hangar en bois, à en fermer les côtés, puis à consacrer ce baraquement en chapelle. Un prêtre passe tous les quinze jours pour une messe, il y a pénurie d'officiants orthodoxes en France, surtout dans les régions rurales reculées. Parfois les cosaques de la ferme célèbrent les grandes fêtes entre eux, depuis la dernière encyclique c'est possible. Fedia, qui a une voix forte, assume le rôle de diacre pour la lecture des Évangiles.

Le père Timothée est venu de Tulle dans sa vieille guimbarde, d'habitude il arrive en retard. Les chants ont commencé, il doit déjà être là. Vania secoue la neige accrochée à ses épaules, enlève sa chapka et se glisse dans la chapelle bondée. Une quarantaine de visages graves

et recueillis. Hommes et femmes debout, un cierge à la main qu'ils allumeront à la naissance de l'Enfant divin. Les femmes, tête couverte, les hommes tête nue. Dans le coin, un calorifère à charbon ronronne en vain, la buée sort des bouches comme à l'extérieur.

Tout en chantant Vania se place derrière le petit chœur composé de sa femme, de Lioudmila et de son fils Pacha, de Sonietchka à la voix de soprano cristalline et de son père Vassia, basse russe naturelle : *Gospodi Pomilouï, Gospodi Pomilouï*, Seigneur, aie pitié.

La longue liturgie se déroule, répétitive et entêtante. On attend quelque chose, pas seulement l'avènement de la naissance du Fils de Dieu, mais une bonne nouvelle, un coup de théâtre qui bousculera la vie de tous.

Par une dramaturgie minutieuse, le père Timothée vient de faire son entrée en ouvrant l'iconostase rustique qui sert de paravent à l'eucharistie, pratiquée à l'abri des yeux des fidèles. Il arbore une chasuble blanche et dorée, celle des jours joyeux, un grand crucifix sur la poitrine sous sa barbe clairsemée. Dépassant de la chasuble, sa vieille soutane trop courte ne cache pas ses chaussures militaires et son pantalon chiffonné. Il secoue son encensoir par gestes saccadés, l'église s'emplit de l'odeur suave de l'encens et des bougies. Tous entonnent avec ferveur le Notre Père en slavon, certains s'agenouillent, embrassent le sol en se signant.

Ce soir, le père Timothée n'est pas venu seul. Un jeune homme blond l'accompagne, aux yeux si clairs qu'on ne peut pas en définir la couleur. Lui aussi porte une chasuble, un grand flambeau à huile dans une main et le Livre saint dans l'autre, qu'il présente au prêtre en l'ouvrant à la bonne page sur un tabouret. Il psalmodie avec le père Timothée, en écho ou à l'unisson. Il l'aide

à se déplacer, le vieux prêtre n'est pas très ferme sur ses jambes.

Vania aime bien ce prêtre qui leur donne des nouvelles de la situation en Russie, ils ne parviennent toujours pas à dire « Union soviétique ». Il viendra souper chez eux après l'office, tradition plutôt pascal, mais loin de leur terre toutes les occasions sont bonnes pour se réunir, pour célébrer une fête religieuse. Cette année, le réveillon incombe à Vania. À La Motte, les cosaques l'organisent à tour de rôle, d'une maison à l'autre, mais toutes les *babas*, leurs épouses, participent à la fabrication du borchtch, des *pirojki* et des brioches que le pope bénira. À part la soupe qu'on réchauffera au dernier moment, toutes ces victuailles froides et indigestes attendent depuis l'après-midi sur la grande table, les vieillards et les enfants n'y résistent pas, généralement ils tombent malades le lendemain. À moins que ce ne soit la vodka domestique à quarante-cinq degrés, à base de pommes de terre fermentées, une bombe pour l'estomac.

La petite communauté s'ébroue vers la sortie, les bavardages reprennent, en russe pour la plupart, en français pour les enfants. La neige a cessé de tomber mais on remet les bonnets et les écharpes, rien de plus frileux qu'un cosaque. On dit qu'au pays ils se calfeutraient dans les maisons et dormaient au-dessus des grands poêles en faïence en attendant le dégel. Ils ont réhabilité cette exploitation agricole qui était à l'abandon, ils ont travaillé dur été comme hiver sans voir passer les ans. Une quinzaine d'années déjà pour certains. Les flancs montagneux de la Corrèze rappellent les monts de l'Oural d'où quelques-uns sont originaires, mais les femmes se plaignent de l'absence

de baies et de champignons. Il y a bien des cèpes, mais pas la multitude d'espèces avec lesquelles on faisait de délicieux potages. Ici, au moins, il n'y a pas d'ours, on peut se promener sans crainte.

Le père Timothée remonte dans l'auto conduite par le jeune homme, l'« isba » de Vania est trop éloignée pour qu'il s'y rende à pied. Tous s'affairent à porter sa sacoche et son matériel ecclésiastique, lui embrassent les mains en signe de respect et de dévotion. Nadia et les enfants se dépêchent d'aller ouvrir la maison, allumer les lampes à huile et remettre du bois dans la cheminée. Ils n'ont toujours pas obtenu le raccordement à l'électricité, la neige entassée sert de réfrigérateur dehors et le bois de chauffage ne manque pas. On a poussé les chaises et les banquettes alignées contre les murs et la grande table garnie des victuailles trône près de l'âtre. On posera son assiette sur ses genoux.

Les voisins cosaques affluent, Petia, Fedia, Anton et son fils Igor, Vassia et sa fille Sonia, et la grosse Varvara qui a du mal à passer par la porte. Les manteaux s'amoncellent dans un réduit qui ne les contiendra pas tous.

La tradition veut que le prêtre bénisse la maison et l'icône suspendue dans un coin du plafond, éclairée par une veilleuse, avant d'entamer le repas. Prières et chants repartent, interminables. Les enfants bâillent, ils ont faim et sommeil, mais ils luttent dans l'attente des bonnes nourritures, après les jours de jeûne sans beurre ni viande. Dès que la petite cérémonie est terminée, le père Timothée s'assoit sur le meilleur siège, les autres prennent place où ils peuvent. On le sert en premier, ainsi que le jeune homme.

– Je vous présente Helmut, mon nouvel assistant, lance le père Timothée à l'assemblée. Il est un

Allemand de la Volga. Il s'est échappé sans ses parents qui ont hélas été déportés on ne sait où. Il n'est pas séminariste mais orthodoxe comme vous. Sa mère est russe, c'est son père qui est allemand.

Tous savent ici que les persécutions ont touché des populations très diverses, pas seulement les koulaks, les aristocrates, les prêtres, les intellectuels et les Juifs, mais aussi les minorités comme les cosaques, les Kalmouks ou les Allemands de la Volga. On attend qu'il raconte son parcours, comment il est arrivé en France, par quel miracle.

Le jeune homme, à l'apparence timide, s'exprime avec une assurance peu commune. Il serre les dents en parlant tel un accusé qui ne veut pas lâcher ses mots à la légère. Il garde les yeux baissés comme s'il se parlait à lui-même.

– Ils sont arrivés en pleine nuit, au mois de juin. C'était déjà l'été dans notre région, nous étions habillés légèrement. Ils nous ont fait monter dans des carrioles, sans nous dire où ils nous emmenaient et pour combien de temps. Mes parents n'ont presque rien emporté, des papiers, de l'argent. Mutti a voulu prendre la petite machine à coudre Singer que mon père venait de lui acheter. Profitant d'un moment d'inattention de ces hommes sans uniforme ni dénomination, je me suis caché dans un réservoir sur le côté de la maison. La tête sous l'eau, j'ai entendu le son assourdi des chariots qui se mettaient en branle, un coup de feu, le dernier gémissement du chien abattu et les cris de ma mère qui m'appelait. J'ai couru jusqu'au village et je me suis réfugié dans l'église à moitié incendiée, béante. Ils étaient déjà passés par là, ils avaient pillé les bougeoirs, les tentures et saccagé

les fresques. Et ils avaient essayé de brûler la toiture. Quand le prêtre m'a vu, encore tout mouillé, il m'a pris dans ses bras en pleurant. « Partons immédiatement, me dit-il, il n'y a pas une minute à perdre, ils vont revenir. Ils ne m'ont pas trouvé parce que j'étais au chevet d'un mourant, près de Khotyn. » Nous avons parcouru trois mille cinq cents verstes à pied par des petits chemins en nous nourrissant de plantes et de rongeurs attrapés au collet. Tout se mange, vous savez. Vos *pirojki* sont meilleurs, évidemment.

L'atmosphère se détend, chacun se remémore les conditions de son exil, les drames familiaux et la tourmente. Mais l'heure est à la fête, la joie est naturelle chez ces hommes rudes, comme congénitale. On boit, on pleure et on rit. On tente d'oublier.

Le jeune homme insiste :

– Nous ne pouvons pas laisser massacrer nos peuples. Il faut une grande offensive, un renversement. Et je sais d'où il viendra.

Il lève les yeux pour ménager son effet, prend une longue pause avant de dire calmement :

– L'Allemagne est l'unique espoir. Hitler est notre seul allié. Il faut que nous l'aidions à vaincre le communisme, il faut rejoindre ses forces.

Vassia ose demander :

– La Wehrmacht ?

– Ses hommes sont forts, ils sont déterminés, ils sont jeunes comme nous, ils ont la foi en ce qu'ils font, répond vivement le jeune Helmut. Moi je vais répondre à l'appel des Allemands, qu'ils ont envoyé clandestinement aux Russes de l'émigration à travers les églises, à Paris et à Nice. Sans tarder. Ils ont besoin de nous. Pas que de soldats, de tous les corps de métier.

Un silence s'installe parmi les hommes, tandis que les femmes continuent à jacasser autour du buffet. Le petit Volodia, le fils de Fedia, s'est assis par terre devant le jeune Allemand.

– Est-ce qu'ils prennent les enfants ? On peut entrer dans des petites galeries ou par des fenêtres à vasistas. Tu sais ce que c'est un *wasistdas* ?

Fedia donne une tape sur la tête de son fils, sans rire.

Le sujet ne laisse personne indifférent. Ils parlent jusqu'au petit matin, le père Timothée, étonnamment alerte et admiratif, ne contredit pas les théories de son jeune élève. Peut-on rester immobile à l'approche d'un nouveau conflit qui rebattrait enfin les cartes et sauverait des millions de gens ? Les plus âgés hochent la tête, ils en ont soupé de la guerre civile et de ses périls, mais les plus jeunes, encore mal adaptés en terre étrangère, se mettent à rêver. Et si c'était possible ? Si l'histoire pouvait enfin leur donner raison ? S'il y avait un espoir de retourner là-bas, dans le pays de leur enfance ?

Mais le jour se lève, il faut aller nourrir les bêtes, le Christ est né et il faut vivre.

Vassia

Septembre 1939

Sonia, la fille de Vassia, a été remarquée par M. Durieux, le directeur de l'école communale, instituteur féru d'histoire et de grammaire. Une si jolie voix mérite d'être confiée à un professeur de musique. Hélas, il n'y en a pas dans cette école, il faudrait l'inscrire à un cours en ville et l'y conduire chaque semaine. Connaissant la situation misérable de la jeune orpheline de mère, il est prêt à s'en charger lui-même, à l'accompagner et la ramener le jeudi. Il corrigera les devoirs de classe dans un café en l'attendant.

Dans la mesure de bois flanquée de la bergerie dont l'odeur traverse la mince paroi, il essaye de convaincre le cosaque assis devant lui. Sonia sert d'interprète, Vassia ne parle pas bien le français.

– Tout sera gratuit, je vais demander une bourse bien que la guerre vienne d'être déclarée, le 3 septembre. Ils ne devraient pas me la refuser. Votre fille pourrait rejoindre la chorale Notre-Dame de Tulle plus tard, mais c'est là une autre histoire. Commençons par le début.

De l'autre côté, on entend les bêtes meugler, gratter leurs cornes contre les poutres. Vassia est perplexe. Il sent obscurément que sa fille adorée commence à lui

échapper et qu'elle devient de plus en plus française. Bien sûr, elle est née ici, peu après qu'ils se sont installés dans ce domaine ingrat, abandonné par un général, chevalier-garde du tsar Alexandre II qui l'avait gagné au jeu contre un général français et l'avait légué à son escadron de cosaques, éleveurs de chevaux.

En France, la situation des derniers cosaques de cet escadron est délicate. Passeports Nansen¹, titres de propriété incertains, revenus inexistant, préjugés de toutes sortes sur leur façon de vivre, il n'est pas question de se faire remarquer. Mais Vassia ne peut pas dire cela à M. Durieux, si aimable, si attentif. Il ne voudrait l'offenser pour rien au monde. Cependant il trouve que cet enseignant se mêle de choses qui ne le regardent pas. La musique c'est privé, on chante à la messe, on n'en fait pas un métier. Sonia a déjà timidement exprimé le désir de participer à un radio-crochet, elle a été vertement sommée d'oublier cette idée. Il se gratte la tête, évite le regard du Français et finit par dire en russe en se tournant vers sa fille : « Nous allons réfléchir. »

M. Durieux n'est pas surpris, il a déjà dû batailler avec ces pittoresques cavaliers de la steppe, étrangement atterris au fin fond de la Corrèze avec leur centaine de chevaux, pour qu'ils envoient leurs enfants à l'école communale, pour qu'on les vaccine contre la variole et le tétanos, et pour qu'ils prennent des livres à la bibliothèque. Il ne se découragera pas. Il les a secondés, il les a aidés à rédiger les dossiers d'accès à l'eau et à l'électricité, toujours en suspens, et à faire une déclaration de

1. Passeport international destiné aux apatrides, créé en 1922 à l'initiative de Fridtjof Nansen, premier haut-commissaire pour les réfugiés de la Société des Nations.

naissance dont ils allaient se passer, vivant pratiquement en autarcie de leurs cultures et de leurs bêtes. Il a fallu calmer les gendarmes qui voient en eux une secte potentiellement dangereuse, d'irréductibles diables russes qui cachent sûrement des espions et des activistes.

Sonia implore son père à l'oreille, il faut remercier M. Durieux qui s'est donné la peine de venir jusqu'à eux, lui offrir un fromage ou un pot de miel. Vassia se lève alors et attrape un pot de cornichons malossol sur l'étagère, deux petits gobelets et une bouteille de vodka brune, parfumée à l'aneth qu'il a planté derrière la maison. Il sert le Français qui accepte en s'inquiétant : « Ce doit être de la forte ! » Ils trinquent virilement pendant que Sonia enveloppe dans une feuille de papier de son cahier de classe un pot de confiture d'airelles qu'elle glisse dans la serviette du maître d'école. De bons sentiments circulent entre eux, mais Durieux se garde bien de dire qu'il a été inscrit à la cellule du Parti communiste à Limoges, avant sa dissolution.

Dès que Durieux est parti, Sonia supplie son père : elle aimerait tellement apprendre le solfège et pouvoir déchiffrer de nouvelles musiques pour le chœur, elle pourrait se procurer les partitions par le père Timothée et son assistant Helmut, qui joue du piano. Il lui a parlé d'un certain Glazounov, un musicien qui a écrit des psaumes et des cantates. Plus tard, elle pourrait chanter à la chorale de Tulle et gagner un peu d'argent. À onze ans bientôt, depuis la mort de sa mère, elle n'est plus une petite fille, elle commence à avoir des besoins, elle aimerait s'acheter des petites culottes et des épingles à cheveux, du savon parfumé au lieu des grossiers pavés de soude que les babouchkas fabriquent elles-mêmes.

Vassia fait mine de ne pas entendre, il est profondément perturbé. Cette séance de réclamation, après la soirée de Noël à l'écoute de ce jeune fanatique qui soutient la propagande allemande, le trouble. Pour la première fois depuis longtemps il ne sait que penser. Un tumulte d'idées contraires s'est emparé de lui. Son cœur de Russe et son sens de l'honneur cosaque se sont réveillés d'un coup. La nostalgie de la terre de ses ancêtres l'assaille. Au bout de vingt ans d'exil, il pensait ne plus ressentir cette morsure de l'âme, l'attachement à la Sainte Russie. Il s'était efforcé de tourner la page, de trouver des avantages à leur nouvelle vie, au nouvel environnement. Mais voilà que ses entrailles patriotiques lui rappellent, impitoyablement, que la vraie Russie existe, là-bas, elle souffre et elle a besoin de combattants. Il faut qu'il en parle avec Vania. Ils ont le même âge, à un an de différence, ils se comprennent.

Depuis la mort de la femme de Vassia il y a deux ans, fauchée par la grippe, ses voisins Vania et Nadia sont très proches de lui, ils sont toujours prêts à l'aider et traitent Sonietchka comme leur propre fille. Celle-ci vit chez eux quand Vassia est aux champs ou aux écuries. Dès que son père est de retour à la maison, elle lui prépare les repas qu'ils mangent en silence à la lumière des lampes à huile. Depuis la déclaration de la guerre, les denrées de première nécessité, l'huile, le sucre, la farine, commencent à manquer. Les Français engrangent des réserves, et les prix flambent. Les femmes de la communauté peinent à nourrir leurs hommes. Patates et huile de colza sont le menu courant, avec des potées de chou constamment rebouillies. Les joues roses des enfants démontrent que ce régime n'est pas si mauvais. Ils sont vigoureux, leurs mines tranchent sur celles de leurs camarades de classe

français anémiques. À l'école, les deux garçons de Vania se distinguent en gymnastique, ils courent plus vite et sautent plus haut que tous.

Vassia fait signe à Vania de le rejoindre dans le hangar à outils, il ne veut pas parler devant les enfants. Il pousse la porte récupérée dans une maison en démolition à la ferme du Theil, après une tempête, et s'appuie contre une moissonneuse. Vania est devant lui.

– Que penses-tu de tout cela? Comment allons-nous vivre maintenant? On ne peut pas ignorer ce qui se passe.

Vania baisse la tête, il n'a pas d'avis clair.

– On ne va pas compromettre tout ce que nous avons péniblement construit ici, et personne ne nous le demande. Le commandement des cosaques est dissous depuis longtemps, les vieux sont morts et enterrés, nous ne sommes utiles à rien...

– Justement... Tu supportes ça? La nuit, je vois le visage de mon père qui me regarde. Un cosaque du Don, qui a fait l'école militaire des cadets de Novotcherkassk. Qui a donné sa vie à la discipline et à l'excellence. Qui a défendu le Tsar jusqu'à la mort. Il aurait honte de nous. Honte de notre vie en retrait, loin de tous. Ceux qui sont dans les usines, chez Renault à Billancourt, chez Hutchinson à Châlette-sur-Loing¹ ou ailleurs, sont en contact avec les ouvriers qui...

1. L'usine de pneus et de bottes en caoutchouc Hutchinson, près de Montargis, employait un millier de cosaques. À l'intérieur des bâtiments, on leur avait construit une chapelle orthodoxe. Le cosaque Aliocha Palladitcheff était chargé de tester les bottes en caoutchouc de l'usine Hutchinson, il devint champion de marathon, il finit deuxième d'une célèbre course Paris-Strasbourg, chaussé des bottes maison!

– Ceux-là se taisent et ne font pas de vagues, crois-moi. Ils ne veulent pas perdre leur travail, ils évitent les conversations politiques. Ils ont déjà eu assez de mal à se faire embaucher.

– Je vais aller à Paris pour parler à quelqu'un, dit Vassia. Fedia prendra les chevaux chez lui pour quelque temps. Tu t'occuperas de Sonietchka ?

– Ne fais pas ça, attends un peu. J'irai avec toi si tu veux. Moi aussi je suis remué par ce que nous a dit ce Helmut, mais il ne faut pas faire de bêtises. Nous avons des familles, nos jeunes vont à l'école, bientôt ils sauront plus de choses que nous, leur avenir est en France, pas dans nos souvenirs.

– Je ne m'y fais pas. Quand j'entends Sonia parler avec ce ton pointu de petite Française, j'en suis malade.

– Staline vient de s'entendre avec Hitler, ils ont même conclu un pacte entre eux, un pacte de non-agression, tu penses vraiment qu'ils sont différents ? Deux canailles qui méprisent leurs peuples ! Tu crois qu'il y a plus de place pour nous dans la fournaise nazie que dans la communiste ? On ne nous pardonnera jamais, nous les hommes d'avant, des renégats, qui nous sommes enfuis, qui n'avons renoncé ni à Dieu ni au Tsar. Ne te fais pas d'illusions. Peut-être peut-on aider depuis la France, empêcher que les peuples ne se trompent, qu'ils s'allient avec Satan. Mais retourner là-bas, dans ce pays dévasté par la haine et le collectivisme, non.

Vassia écoute son ami, son frère, sans conviction. Il connaît tous ces raisonnements, mais il s'agit d'autre chose. Il est tenaillé par un sentiment impérieux, comme quand on est amoureux. S'il n'obéit pas à cette pulsion vitale, il se sentira émasculé, privé de sa volonté

profonde, de ce qui constitue un homme, à la racine de son être. Les apôtres qui ont suivi Jésus ont ressenti la même nécessité, ils n'avaient pas le choix. S'ils étaient restés immobiles ils auraient trahi leur dignité. La plupart des humains sont pleutres et veules, mais pas un cosaque, fils de cosaque de sang et de foi. Pas un Russe fier et loyal envers sa patrie, qui ne sera jamais la France. Aussi hospitalière et égalitaire soit-elle, elle ne sera jamais son pays.

– Je vais te dire la vérité : je m'ennuie ici, dit Vassia avec un visage contrit. J'ai l'impression que la vie s'est arrêtée, qu'il ne se passera plus rien. Nous sommes des morts-vivants...

– Comment peux-tu dire ça, Vassia ! rétorque Vania avec force. Nous vivons librement, nos enfants grandissent sans peur ni contrainte, nous sommes pauvres mais nous ne manquons de rien...

– Si, nous manquons du principal : de l'envie de vivre, du danger de vivre, du combat pour nos idées ! Tu crois que nos enfants vont rester dans cet îlot de protection que nous leur avons créé ? Tu crois que ça va tenir encore longtemps ? Ça craque déjà, tu le vois bien, ma fille n'en peut plus d'être enfermée ici, tes fils rêvent de jouer dans l'équipe de football du canton, vos femmes achètent des revues de mode en cachette. On ne peut pas leur imposer un avenir de reclus et de parias.

– Avons-nous le choix ? C'est déjà heureux que nous ne soyons pas morts, comme tant d'autres ! s'indigne Vania. Tu as oublié ce qu'ont subi les tiens, ce que nous ne racontons pas à nos enfants pour qu'ils aient une enfance à peu près sereine ? Je te comprends, moi aussi parfois je me sens engourdi par notre isolement et notre déclassé. Mais quand je regarde mes

jumeaux monter leurs poneys au galop, à la cosaque, debout sur les étriers et riant aux éclats¹, je remercie le Ciel de nous avoir épargnés. La vie, c'est cela aussi, la paix, la nature, la famille... N'importe où.

Vassia secoue la tête de droite à gauche, d'une manière propre aux Russes, comme en cadence.

– Tu as raison Vania, je suis un chien. La vie c'est tout cela. C'est peut-être parce que je suis veuf. Je suis déboussolé, j'ai perdu le goût des choses simples. Mais je ne peux pas changer. Ne dis rien à personne, je te tiendrai au courant de ma décision. Et si je monte à Paris, il faudra que tu me prêtes un peu d'argent pour le train.

Les deux hommes s'embrassent à grandes accolades balancées, on dirait qu'ils dansent, ces cosaques aux gestes antiques. Une danse du fond des temps.

1. On dit qu'un cosaque au galop était capable de ramasser un blessé à terre sans déranger sa monture.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Les personnages de ce roman sont fictifs, ainsi que certains lieux, bien qu'ils participent d'événements historiques. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou disparues est purement fortuite.

© Éditions Liana Levi, 2020.

Couverture : D. Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *Vania, Vassia et la fille de Vassia*
de Macha Mériel a été réalisée en février 2021 par

Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0390-0)

ISBN ePDF : 979-10-349-0392-4